Ami du Clergé du 6 août 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Assomption de la T. S. Vierge. — II. Marie Reine de la paix, 481.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XLIX. *11e Dim. après la Pentecôte :* Utilité des récollections, 482. — L. *12e Dimanche :* L'action charitable de l'Eglise catholique, 484.
Panégyrique de S. Bernard. — Une grande âme, 486.
Pour la fête de S. Louis. — L'homme de cœur, 488.
Panégyrique de S. Augustin. — Une merveilleuse conquête de la grâce, 489.
Pour une Adoration perpétuelle. — L'Eucharistie, chef-d'œuvre de l'amour divin, 494.

POUR L'ASSOMPTION DE LA T. S. VIERGE

II

MARIE, REINE DE LA PAIX

Mes frères,

Le 5 mai 1917, le pape Benoit XV inscrivait dans les litanies de la Sainte Vierge l'invocation : « Reine de la Paix, priez pour nous. »

Sans doute, la tourmente de la grande guerre qui, depuis trois années déjà, répandait une pluie de fer et de sang sur notre pays, fut l'occasion de ce geste ; mais, depuis le moyen âge, la piété des fidèles aime à prier Marie sous ce titre. On rencontre en Italie, en Belgique, en France, des sanctuaires, des images de Notre-Dame de la Paix. Et c'est vers ces églises, ces sanctuaires, ces images, que le peuple se tourne dans les heures angoissées, pour demander à la Mère de Dieu la paix dont il a besoin.

Puisque l'Eglise nous présente aujourd'hui la Vierge Marie accueillie dans le ciel comme une Reine, Reine de beauté par les vertus de son âme, Reine de puissance par son autorité sur Dieu lui-même, Reine de miséricorde dont la gloire ne lui fait pas oublier ses enfants de la terre, c'est vers cette Reine que nous ferons monter nos prières, pour qu'elle accorde la paix à nos consciences, à nos familles, à notre pays.

I

Vous connaissez tous ce trait de la vie du grand poète italien Dante, déjà grisonnant et voûté, qui un soir vint heurter la porte d'un couvent des Apennins. Le Frère portier lui ouvre : « Que désirez-vous ? » Et lui, inquiet, angoissé, lassé, découragé peut-être, répond : « La paix. »

La paix, m. f., mais tous nous la réclamons. L'auteur de la Sainte Ecriture disait bien la vérité quand il écrivait que sur terre la vie de l'homme est un combat.

Chaque jour nous avons à nous défendre contre la maladie, à lutter contre les difficultés, à nous dresser contre la méchanceté des uns et l'hypocrisie des autres. Le travail, les affaires, l'éducation des enfants, leur avenir, les peines physiques et morales sont l'objet d'une lutte journalière au terme de laquelle nous entendons souvent exhaler cette plainte : « Ah ! quand donc aurons-nous la paix ? »

Et s'il nous était permis de pénétrer dans la vie intime de chacun de nos concitoyens, d'explorer ce domaine secret et caché des âmes, de connaître ces combats de l'âme contre elle même, ses tentations, ses faiblesses, ses fautes, ses scrupules, je crois bien que nous les entendrions toutes, les unes après les autres, répéter la parole de Dante : « Ce que je désire par dessus tout, c'est posséder la paix. »

Certains disent, peut-être : « La vie est belle. » Ames légères, insouciantes, qui prennent la vie par son côté facile, ne se préoccupent pas plus du lendemain que de leurs consciences, ne rêvent que plaisir et le prennent partout où elles le trouvent... Même dans l'étourdissement du plaisir, ces âmes-là ne possèdent pas la paix.

O Vierge sainte, quand nous évoquons devant nos yeux votre image, votre physionomie si douce, votre regard si pur, votre démarche si modeste, votre attitude si humble, vos paroles si charitables, votre gaieté si franche, votre prière si recueillie, vos souffrances elles-mêmes supportées avec tant de calme, nous sentons que ce sont vos vertus qui vous ont remplie de la paix de Dieu. Faites que nous suivions vos exemples ! Par les mérites de votre humilité, de votre pureté, votre charité, votre piété, donnez-nous le secret de dominer les difficultés et les tentations et pacifiez nos consciences. Reine de la paix, priez pour nous !

II

La Sainte Vierge n'apporte pas seulement la paix dans la conscience de chaque individu, mais elle a mérité cette paix pour chaque foyer.

Le foyer suppose l'unité de pensées et d'actions entre les membres qui le composent. Quoi de plus triste, en effet, qu'une maison vivant dans le désaccord ? Désaccord fondamental, si les époux ne partagent pas la même foi ni la même pratique religieuse, ou désaccord des caractères qui ne veulent pas se plier ni se soumettre.

De là naissent les récriminations, les froideurs, les colères, les révoltes, les désunions. Foyers où tout le monde commande, agit à sa guise, à sa fantaisie.

Foyers qui se sont fondés dans l'espérance du bonheur, mais qui, faute de vertus solides, sont devenus une sorte d'enfer dont tout le monde, époux, enfants, cherche à s'évader le plus souvent possible, ou pour toujours.

M. f., regardez la petite maison de Nazareth : c'est un enfoncement dans le rocher avec un avant-corps en maçonnerie. Rien de luxueux, tout y est modeste ; mais tout également y est selon la volonté de Dieu.

Et la Vierge y apparaît comme la plus délicate et la plus docile des épouses, en même temps que la plus généreuse et la plus dévouée des mères.

Pieds nus, modestement, à la file de ses compagnes, elle va puiser l'eau à la fontaine. Elle fait son ménage avec de l'infini dans le cœur, elle prépare des aliments pour le Souverain Maître et elle cuit le pain qu'avaient gagné Joseph et Jésus.

O Mère du Sauveur, vous êtes la reine de ce foyer de paix, car ce Jésus qui vous obéit parce qu'il est votre enfant, c'est en même temps le « Prince de la paix » chanté par les prophètes. C'est lui qui commandera à ses disciples de faire descendre la paix dans toutes les maisons où ils pénétreront.

Dans le ciel, vous êtes plus que jamais toute-puissante sur son cœur ; demandez-lui d'éclairer les époux sur leurs obligations, les pères et mères sur leurs responsabilités, les enfants sur leurs devoirs, et que, par vous, la paix de Dieu descende sur nos foyers et y demeure toujours.

Reine de la paix, priez pour nos familles !

III

Puisque la famille est la cellule qui constitue la société et la nation, nous devons demander à la Vierge d'étendre ses bienfaits à notre patrie et de lui accorder la paix.

Les héros de la grande guerre ont fait le sacrifice de leur vie pour que la France vive dans la paix.

Et nous voyons aujourd'hui la paix sociale menacée par la propagande communiste. Les meneurs méprisent la charité du Christ pour exciter la haine et soulever des révoltes.

Entre les nations, la paix semble bien n'être qu'un mot qui cache des sentiments d'orgueil, d'ambition, de vengeance. Elle existe sur les lèvres, bien plus que dans les volontés et les cœurs.

Alors qui donc nous apportera la paix ?

Les hommes qui réfléchissent, qui veulent bien ne pas se laisser dominer par la haine, même s'ils ne sont pas chrétiens, sentent, au moins confusément, que les seuls recours humains sont impuissants à conjurer les menaces présentes.

Si le désordre vient des passions et par conséquent d'un déséquilibre moral, l'ordre et la paix trouvent leurs sources dans l'équilibre moral et par conséquent dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

O Reine du ciel et de la terre, la France est pour vous un pays de prédilection : vous l'avez si souvent visitée ! Vos sanctuaires jalonnent toutes nos routes. La prière qui s'élève de chacun d'eux est l'hommage de notre piété filiale et de la confiance que nous avons en vous.

Une fois de plus, entendez la prière de l'Eglise de France. Penchez-vous avec tendresse sur notre pays. Attirez à vous les croyants pour qu'à votre suite ils ne donnent que des exemples de charité, les indifférents pour qu'ils se réveillent de leur torpeur. Attirez à vous ceux-là mêmes qui semblent ne pas vous connaître, afin que tous, réunis dans votre amour maternel, soient remplis de la charité du Christ.

Par vous, alors, la grande paix de Dieu régnera dans les consciences, dans nos foyers et dans notre pays. C'est l'insigne grâce qu'en ce jour de fête nous vous demandons.

Reine de la paix, priez pour la France ! Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XLIX

11e Dimanche après la Pentecôte

UTILITÉ DES RÉCOLLECTIONS

Mes frères,

En faisant ses miracles, Notre-Seigneur avait en vue non seulement le soulagement des infirmes qu'il guérissait, mais encore l'instruction de toutes les générations à venir. La plupart de nos infirmités corporelles sont l'image de nos infirmités spirituelles ; les causes de celles-ci sont analogues aux causes de celles-là, et par la façon dont il guérissait les premières, Notre-Seigneur nous apprend de quelle façon nous devons nous guérir des secondes. C'est ce que nous voyons tout particulièrement dans l'épisode du sourd-muet dont l'Evangile d'aujourd'hui nous propose le récit.

I

Jésus ayant passé quelques semaines parmi les populations encore païennes de Phénicie, afin de se soustraire aux embûches de ses ennemis, revenait dans sa patrie. Comme il en approchait, on lui amena un sourd-muet en le priant de lui imposer les mains pour le guérir.

Ce sourd-muet ne devait pas être tel de naissance, car l'Evangile nous dit qu'après que Jésus l'eut guéri, il se mit à parler correctement, ce qu'il n'aurait pu faire si son infirmité eût toujours existé. A moins d'un miracle de Notre-Seigneur lui rendant la parole et lui apprenant en même temps instantanément la langue qu'il devait parler et n'avait jamais connue, il lui aurait fallu tout d'abord apprendre cette langue. L'Evangile ne mentionnant pas ce second miracle, il est donc vraisemblable que ce sourd-muet avait entendu et parlé autrefois et que son infirmité était l'effet d'un accident. Il n'est pas rare, en effet, de voir des personnes perdre l'ouïe à la suite de maladies qui leur ont détérioré le tympan ou de détonations trop fortes qui l'ont perforé. Il n'est pas rare non plus d'en voir perdre la parole à la suite d'émotion excessive ou d'autres causes.

Quelques commentateurs de cet Evangile pensent même tout simplement que cet homme était devenu sourd et muet par un effet de la malice du démon, qui, avant Jésus-Christ, s'exerçait souvent, même physiquement, sur les pauvres pécheurs.

De nos jours, m. f., les sourds-muets de ce genre sont peu nombreux, mais combien le sont, par contre, les sourds-muets spirituels !

Dieu nous parle de mille façons. Il nous parle par ses créatures. Le ciel et la terre proclament son existence. Le firmament, avec ses milliers d'astres, raconte sa gloire, les orages et la foudre nous disent sa puissance, les animaux, les arbres, les plantes qu'il a créés pour nous, nous disent sa bonté. Il nous parle par ses ministres qui nous enseignent les vérités qu'il a révélées, les commandements qu'il nous a donnés ; il nous parle par la voix de notre conscience qui nous commande le bien et nous défend le mal, nous félicite quand nous avons accompli le premier, nous reprend et nous punit par le remords quand nous avons commis le second. Or combien sont sourds à toutes ces voix ! Le langage de la nature, ils ne le comprennent pas ; la parole du prêtre, ils ne vont pas l'écouter ou l'entendent d'une oreille distraite ; la voix de la conscience, ils l'étouffent.

Et de même que le sourd, du moins le sourd de naissance, est également muet, le chrétien qui n'entend pas la voix de Dieu cesse également de lui parler. Il est muet lorsqu'il faudrait prier, il est muet lorsqu'il lui faudrait professer et affirmer sa foi, il est muet lorsqu'il faudrait aller confesser ses fautes, muet lorsqu'il s'agit d'instruire ses enfants et ses subordonnés de leurs devoirs religieux, de les encourager au bien, de les reprendre quand ils font mal.

Combien, de nos jours, sont nombreux les chrétiens sourds à la voix de Dieu, aux appels de la grâce, aux reproches de leur conscience ! Combien nombreux sont les chrétiens complètement muets sur tout ce qui touche à la religion ! Quelle en est la cause ?

II

La cause en est dans la vie toute de préoccupations matérielles, toute de distractions et de dissipation qu'on mène aujourd'hui. On ne tient plus en place, tout le monde s'agite, se démène, sans consentir à se reposer, à se recueillir un instant. Le cultivateur, à l'aide des instruments perfectionnés qui sont maintenant à sa disposition, fait son travail, rentre ses récoltes en quelques jours, quand ses ancêtres mettaient des semaines pour le faire ; il n'est pas satisfait, voudrait expédier ses travaux plus vite encore pour en commencer d'autres. Le commerçant n'attend plus les clients dans son magasin, il sillonne les routes avec son automobile et va de village en village pour écouler ses articles. L'industriel, malgré la surproduction et le chômage, est sans cesse à la recherche de machines plus perfectionnées qui lui permettront de produire encore davantage. Et le riche qui n'a pas besoin de travailler pour gagner sa vie ne mène pas une vie moins surmenée, moins trépidante : les excursions, les parties de plaisir, les rendez-vous, les distractions de toute sorte absorbent son existence et prennent ses journées et une partie de ses nuits.

Le dimanche, qui devrait être le jour du repos et du recueillement, est peut-être au contraire le jour de la semaine où l'on se déplace davantage. Congrès, journées d'études, fêtes de toute sorte, conférences politiques, professionnelles ou autres convient presque chaque dimanche les fidèles loin de leur paroisse et sans souci ou du moins sans un souci assez grand de l'assistance aux saints offices. Où sont nos dimanches si calmes, si pieux et si recueillis d'autrefois, où plusieurs fois par jour nos ancêtres se rendaient à l'église pour y réfléchir à leurs intérêts éternels, y chanter les louanges de Dieu et y entendre la parole du prêtre ! Que diraient-ils, ces ancêtres, s'ils revenaient parmi nous ? Quel ne serait pas leur étonnement ! Ils ne reconnaîtraient ni le pays ni les habitants. Notre agitation, notre hâte d'arriver, notre empressement à repartir à la recherche de nouvelles émotions, de nouveaux plaisirs ou de nouvelles situations, notre dégoût de ce qui est simple, notre amour du bruit, notre dédain du passé, notre admiration sotte pour le présent, tout cela leur ferait craindre quelque déséquilibre de notre part.

En tout cas, tout cela explique pourquoi les hommes de nos jours n'ont plus le temps d'écouter la voix de Dieu ni celle du prêtre ni celle de la conscience. Aussi bien, Dieu ne parle guère aux âmes ainsi plongées dans le bruit et la dissipation. Voilà ce qui explique aussi pourquoi ils n'ont plus le temps de prier, de s'occuper de leurs intérêts religieux et du salut de leur âme.

III

Que faire pour remédier à cette situation ? car nous ne la changerons pas, il nous faut prendre notre époque telle qu'elle est et, malgré qu'elle ne nous y aide guère, l'utiliser pour nous sanctifier et faire notre salut. Comment y réussirons-nous ? C'est en faisant pour nous-mêmes et pour les autres ce que Notre-Seigneur fit pour le sourd-muet : « Jésus, dit l'Evangile, le fit sortir de la foule, le prit à part, lui mit les doigts dans les oreilles et lui toucha la langue avec sa salive, puis, levant les yeux au ciel, il soupira et dit : « Ephpheta, » ce qui veut dire : « Ouvrez-vous. » Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée et il parlait correctement. »

Oui, m. f., si nous voulons sauver notre âme, entendre la voix de Dieu, reprendre l'habitude de la prière, redevenir familiers avec les idées religieuses et surnaturelles, séparons-nous de temps en temps de la foule, laissons là nos occupations ou nos préoccupations terrestres, arrachons-nous pendant quelques jours, sinon au

milieu agité où nous vivons, — ce qui n'est pas toujours possible, — du moins au bruit de la dissipation du monde.

Comme le bon Dieu dans sa miséricorde et l'Eglise dans sa prévoyance ont toujours soin de mettre le remède à côté du mal, des retraites, des récollections de toute sorte ont été organisées depuis bon nombre d'années déjà pour nous permettre de nous recueillir aussi et de réfléchir. Il y en a pour tous les âges et toutes les conditions. Il y en a pour les hommes, pour les hommes d'œuvres, les hommes d'action catholique, les agriculteurs, les employés; il y en a pour les dames, ligueuses, institutrices libres, servantes, catéchistes volontaires; il y en a pour les jeunes gens, pour les jeunes filles, voire même pour les enfants, croisés ou enfants de chœur. Prenons part, si nous le pouvons, à ces retraites fermées, à ces récollections si salutaires, où des prêtres instruits et expérimentés nous rappelleront le but de la vie, nous aideront à examiner comment nous l'avons employée jusqu'ici, à réparer le passé, à mieux employer l'avenir.

Des missions paroissiales sont données de temps en temps dans notre paroisse : profitons-en, prêtons une oreille attentive aux grandes vérités de la religion qui nous y sont rappelées, ne soyons pas sourds aux appels de Dieu qui nous invite à revenir à lui, à le servir avec plus de générosité; déposons avec bonheur aux pieds du prêtre le fardeau de nos fautes, surtout de celles que jusqu'ici le démon muet nous aurait empêchés d'avouer.

Et en même temps que nous profitons pour nous-mêmes de ces moyens de sanctification et de salut, aidons, encourageons les autres à en profiter. Tâchons d'amener aux récollections auxquelles nous prenons part, quelques amis, quelques amies qui en ont particulièrement besoin. Efforçons-nous de décider les pécheurs endurcis à venir aux exercices de la Mission lorsqu'il s'en donne une chez nous, prions pour que la parole du missionnaire touche leur cœur et qu'aidés de la grâce ils se convertissent. En agissant ainsi, vous imiterez la charité des amis du sourd-muet qui amenèrent cet infirme à Jésus pour qu'il lui imposât les mains et dont les prières obtinrent à ce malheureux sa guérison.

Au sortir de ces retraites et de ces récollections, à la suite de ces missions, il vous sera plus facile de vivre dans le recueillement au milieu de l'agitation du monde. Réhabitués à écouter la parole de Dieu, vous entendrez sa voix plus volontiers de quelque façon qu'elle vous parle; ayant goûté la douceur de la prière dans le cœur à cœur avec Dieu, votre langue l'adressera à Dieu avec joie. Vous pourrez dès lors vivre au milieu de la foule sans en redouter les dangers; votre présence lui sera au contraire d'un grand profit, parce que par votre vie édifiante et recueillie vous serez le sel de la terre et la lumière du monde. Ainsi soit-il.

L

12e Dimanche après la Pentecôte

L'ACTION CHARITABLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Mes frères,

La parabole du bon Samaritain, que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui à la messe, est une des pages les plus touchantes et les plus instructives de l'Evangile. Elle illustre admirablement cette parole de Notre-Seigneur : « C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. »

I

« Un homme, dit Notre-Seigneur, descendait de Jérusalem à Jéricho lorsqu'il tomba aux mains des voleurs. Ceux-ci le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent, le laissant à demi mort. »

Savez-vous, m. f., quel est cet homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho ? C'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous. Nous sommes tous ici-bas des voyageurs en route pour l'éternité, nous venons de Dieu qui nous a créés; le ciel, la cité sainte, *cœli corusca civitas*, la Jérusalem céleste, voilà notre pays d'origine. « L'homme, a dit un poète, est un Dieu tombé qui se souvient des cieux. » Tant qu'au sortir des mains du Créateur il reste dans la bonne voie, dans le chemin qui conduit, qui ramène à Dieu, sa route est sûre, son voyage est heureux. Guidé par ceux qui ont reçu de Dieu mission de le conduire dans les voies du salut, comme Tobie sous l'égide de l'ange Raphaël, il est sûr de parvenir sain et sauf au terme de son pèlerinage terrestre.

Mais hélas! qu'ils sont nombreux, ceux qui descendent de Jérusalem à Jéricho, c'est-à-dire qui s'éloignent du chemin qui conduit au ciel! Que de jeunes gens méprisent les conseils du prêtre qui guida leurs premiers pas dans les sentiers de la vertu, oublient le chemin du confessionnal, le chemin de la sainte Table et bientôt celui de l'église! Et en échange, quels autres chemins apprennent-ils à fréquenter, de quel côté dirigent-ils leurs pas? Vous ne le savez que trop : vers des lieux dangereux, des compagnies malsaines où chaque ami est pour leur foi le pire des ennemis, où chaque parole qu'ils entendent est un coup porté à leur vertu. Le démon, qui sans cesse rôde autour de nous cherchant à nous perdre, est heureux de trouver une proie facile en la personne de ces pauvres jeunes gens; il les dépouille de tout ce qui faisait leur plus précieux trésor : leur foi, leur générosité, leur pureté, leur honneur; il les terrasse, les roule dans la boue du vice et quand il les voit à demi morts, comme les bandits de Jéricho, il les abandonne à leur malheureux sort, accablés sous la honte et le respect humain qui les empêche de se relever. Et ils sont là, pauvres victimes de Satan, qui gisent au bord du chemin

de la vie, en proie aux misères physiques souvent, aux souffrances morales toujours. Qui donc en prendra pitié ?

II

« Or, il arriva, dit l'Evangile, qu'un prêtre descendait par le même chemin. L'ayant aperçu, il passa outre. Un lévite qui venait ensuite, l'ayant vu à son tour, passa son chemin lui aussi. »

Un prêtre ! c'est-à-dire la plus haute personnification de la vertu sur la terre ; un prêtre ! c'est-à-dire un homme en qui auraient dû s'incarner la charité et la compassion, et voilà que ce prêtre passe outre, sans pitié pour le malheureux blessé ! Ah ! ce n'était pas un prêtre de Jésus-Christ, celui là, c'était un fils d'Aaron, un fils de Lévi, un ministre de la Synagogue juive. Voilà pourquoi il passe outre.

C'est à dessein, m. f., que Jésus-Christ fait passer un prêtre près de ce blessé de Jéricho et le fait passer outre, moins pour insulter la Synagogue antique que pour nous donner la mesure de ce qu'était le monde avant lui sous le rapport de l'humanité et de la charité. Car enfin, si tels étaient les prêtres, c'est-à-dire les maîtres dans la vertu, les exemplaires vivants du bien établis par Dieu pour servir de modèles et de guides aux peuples, que devaient être ces peuples eux-mêmes ? Ce qu'ils sont aujourd'hui là où l'esprit de Jésus-Christ ne règne plus, là où l'on ne s'inspire plus de son Evangile et de ses lois.

Regardez autour de vous. Comme au temps de Notre-Seigneur, il y a dans notre société des miséreux qui gisent au bord de la route. Ce sont tous ces malheureux qui meurent de faim, ces malades dépourvus de soins, ces vieillards sans asile, ces enfants sans berceau. Qui prend sur ses ressources pour leur fournir un abri et du pain ? Qui a pris l'initiative de proposer, qui a fait voter les récentes lois sociales qui leur viennent en aide ?

Et si nous passons aux misères morales, qu'elles sont nombreuses, elles aussi ! Ce sont des amertumes à adoucir, des afflictions à consoler, des êtres déchus à relever, des êtres déshonorés à réhabiliter... Qui se penchera sur toutes ces misères pour les panser et les guérir ? Sont-ce les impies et les esprits forts, tous ces prêtres, tous ces pontifes de l'irréligion et de l'athéisme ? Citez un dévouement désintéressé de leur part, citez un hôpital fondé par eux... Oui, ils en ont, des hôpitaux, mais ce sont ceux qu'ils ont pris à l'Eglise qui les avait fondés et dont, en des jours de persécution peu éloignés encore, ils ont chassé nos religieuses. Citez une maison de refuge ouverte par eux aux pauvres créatures flétries que le monde a déshonorées et que la société rejette comme un rebut.. Ils ont su les pervertir par leurs livres, leurs romans, leurs théâtres, leurs films, autant de moyens de débauche de leur part, autant d'instruments de corruption ; mais lorsque ces pauvres victimes du vice sont tombées, nul ne songe à leur tendre la main pour les relever.

III

Je me trompe, car voici venir un homme. C'est un étranger à la terre, c'est un étranger à la race d'Adam, mais pour nous, pauvres mortels déchus, pour notre éternel salut il est descendu du ciel et prenant chair de la Vierge Marie il a entrepris le voyage de cette vie.

Vous l'avez reconnu, m. f. C'est celui dont les Juifs disaient un jour en le montrant du doigt : « C'est un Samaritain. » C'est le Christ Jésus dont l'Ecriture dit qu'il passa sur la terre en faisant le bien. Et de fait, il se penche sur toutes les douleurs pour les consoler, sur toutes les souffrances pour les guérir. A sa voix, les aveugles recouvrent la vue, les sourds entendent, les boiteux et les paralytiques marchent Il compatit à toutes les peines et pleure avec ceux qui pleurent.

Et les âmes, quelle sollicitude il a pour elles ! Il verse sur leurs plaies morales l'huile et le baume des sacrements, il les charge non pas, comme le bon Samaritain, sur une bête de somme, mais sur ses propres épaules à l'instar du bon pasteur ; il les ramène à son hôtellerie qui est son Eglise. Sans doute, il lui a fallu quitter la terre, mais il n'a point mis pour cela un terme à ses bienfaits. Il a chargé ses apôtres et leurs successeurs de continuer ses soins à la pauvre humanité. En sorte que c'est toujours lui qui, en la personne du prêtre et de la Sœur de charité, continue de se pencher sur les malheureux. C'est lui qui donne à l'enfant délaissé un berceau, à l'orphelin un asile, au vieillard un abri et un morceau de pain. C'est lui qui donne à tous les paroles de réconfort, aux cœurs meurtris la paix et l'espérance, aux âmes coupables l'innocence et la grâce.

Vous êtes, m. f., les disciples de ce bon Jésus, de ce divin Samaritain ; c'est dire que vous devez être animés des sentiments charitables et compatissants qui remplissent son cœur. Secondez-le donc, secondez ses prêtres dans la mission de bienfaisance et de salut qui leur incombe. Quand, parfois, ils rencontrent sur leur chemin de pauvres pécheurs endurcis et que, se penchant vers eux, ils se voient repoussés, quand, après maints efforts, les larmes dans les yeux et le cœur navré, ils sont contraints eux aussi, hélas ! de passer outre, oh ! alors, m. f., c'est à vous d'approcher comme le bon Samaritain, c'est à vous de verser dans le cœur aigri de ces malheureux et sur leur pauvre âme enchaînée par le respect humain le baume d'une charité douce et patiente. Accablez-les de prévenances pour les gagner à Dieu et quand vous y aurez réussi, amenez-les à l'hôtellerie, c'est-à-dire à l'église où le prêtre achèvera de leur rendre la vie surnaturelle en les réconciliant avec Dieu.

Cet apostolat près des pécheurs, près des mourants surtout, attirera, soyez-en sûrs, sur votre voyage ici-bas, sur votre pèlerinage terrestre les bénédictions de Dieu, et au terme de la route vous méritera la récompense du ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. BERNARD

(20 août)

UNE GRANDE AME

Mes frères,

Etes-vous jamais entrés dans une des grandes cathédrales qui sont l'orgueil et l'un des plus beaux trésors de notre pays ? Si oui, vous avez dû être saisis d'admiration et comme pénétrés, en présence de cette majestueuse ampleur, de la pensée de Dieu ; seul, en effet, Celui dont l'immensité occupe le monde, avait droit à ce sublime hommage. Or c'est une impression analogue qui s'empare de notre esprit quand nous pénétrons, par l'histoire et sous la conduite d'historiens avertis, dans l'âme de S. Bernard. L'un d'eux a pu dire, parlant de son héros : « Dans le cœur de Bernard, Dieu se promenait au large. »

I. — *Le temple de Dieu*

L'image que je viens d'emprunter pour vous présenter S. Bernard, l'une des plus pures gloires de l'Eglise, n'est pas sans fondement. C'est S. Paul qui le premier l'a utilisée pour faire comprendre aux premiers chrétiens le mystère de la grâce : « Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples du St-Esprit ? » (I Cor., III, 16), et pour leur apprendre à se respecter eux-mêmes : « Si quelqu'un profane et viole le temple divin, Dieu le perdra ; car il est saint et digne de respect, le temple que vous êtes. » (I Cor., III, 17).

C'est le baptême qui efface en nous le péché originel et consacre, par ses cérémonies, prières et onctions saintes, notre corps et notre âme. Dieu, dès lors, disons mieux : la Sainte Trinité vient habiter en nous. « Si quelqu'un m'aime, a dit Jésus, mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous établirons en lui notre demeure. » (Jo., XIV, 23). Et dans ce temple saint, où Dieu daigne habiter, une sorte de liturgie doit s'accomplir, témoins les écrits des apôtres : « Vous êtes un sacerdoce royal » (I Petr., II, 9). « Vous devez offrir à Dieu des sacrifices qui lui seront agréables si vous les faites passer par Jésus-Christ » (I Petr., II, 5), nous dit S. Pierre, tandis que S. Paul nous invite à « chanter et psalmodier des psaumes, hymnes et cantiques spirituels dans nos cœurs, à la louange du Seigneur. » (Col., III, 26).

Hélas ! combien de ces temples sont aujourd'hui désaffectés, ayant perdu depuis longtemps leur antique splendeur ! Combien sont en ruines, ou déserts, d'où Dieu a dû se retirer malgré lui ! Combien sont pauvres et vides, car les esprits et les désirs avec les pensées sont ailleurs ! Pauvres temples, objets de pitié et de tristesse, tableaux lugubres pour l'âme chrétienne qui sait voir et apprécier les égarements d'un trop grand nombre !

Mais si cette même âme, oubliant ces tristes tableaux, se plonge dans l'histoire de S. Bernard, elle se dilatera, sous l'impression de la plus joyeuse admiration. Car ce n'est pas seulement la cathédrale silencieuse et muette, c'est l'immense vaisseau rempli des harmonies des grandes orgues, tantôt suaves et tantôt puissantes, avec à l'autel la majesté lente et grave des cérémonies pontificales, au milieu des ors, de l'encens et des fleurs : c'est cela, l'âme de S. Bernard.

C'est que, à l'inverse de tant d'autres, dès qu'il a pris conscience du mystère de la grâce, de la présence divine en lui, il a compris quel trésor il avait reçu au baptême et il s'est appliqué non seulement à le garder, mais à le défendre. Il lui a paru que le monde était un lieu dangereux, que son âme n'y pourrait vivre en paix et y servir Dieu selon les désirs de son cœur. Alors, tout jeune encore, il a tourné ses regards du côté du cloître. Non loin du village natal, au cœur de la Bourgogne, Citeaux possédait un monastère dirigé par un saint abbé. Agé d'une vingtaine d'années, Bernard allait frapper aux portes de Citeaux qui s'ouvraient avec joie et où S. Etienne Harding l'accueillait parmi ses moines.

Le voilà donc à jamais séparé du monde ; il a dit un irrévocable adieu à ces trois choses qui lui souriaient au château paternel et qu'il aurait pu aimer comme tant d'autres, ces trois choses qui passionnent l'humanité, soulèvent des tempêtes et des désaccords entre les hommes et les nations et bien souvent égarent les âmes dans les sentiers de l'erreur et du mal : les honneurs, le plaisir et la fortune.

Il a promis obéissance à la règle et à ses supérieurs, il a renoncé au plaisir, même légitime, par le vœu de chasteté, il a laissé dans le monde ses trésors et il a choisi pour reine et pour épouse la pauvreté. Et ne voyez vous pas, m. f., que par ce dépouillement il a chassé de son âme tout ce qui pouvait l'encombrer et a ainsi laissé toute la place à Dieu ? Ne voyez-vous pas qu'il s'est assuré l'entière liberté de l'esprit et du cœur pour n'avoir à penser qu'à Dieu, ne désirer que Dieu et sa gloire, n'aimer que Dieu et son service ?

Et comme la règle de Citeaux ne lui paraît pas assez austère, il y ajoute encore pénitences et privations, il malmène son corps à la façon d'un S. Paul, il entraîne de nombreux moines dans son sillage. Son âme semble grandir à mesure, sous l'effet de ces renoncements répétés et progressifs ; ne vous étonnez plus si l'humble et petite maison de Dieu du jour de son baptême prend, avec les années, des allures de cathédrale, où Dieu règne en maître absolu.

II. — *L'âme catholique*

Vous seriez tentés de croire peut-être que Bernard, en se retirant au monastère de Citeaux, a disparu définitivement de la scène du monde et va se consacrer exclusivement à la contemplation

silencieuse. Détrompez-vous, car, sans quitter l'oraison, sans abandonner la vie d'intimité avec Dieu, sans renoncer à ses austérités, il va parcourir les routes de l'Europe.

En 1130, le Pape vient à mourir ; deux puissantes familles de Rome, se mêlant à l'élection du successeur, menacent l'Eglise d'un schisme par l'accession de deux papes au trône pontifical : Innocent II et Anaclet. S. Bernard a vu le grave péril et, sans doute conduit par le St-Esprit, il entre en scène : l'autorité de sa parole, la logique et la valeur de ses raisonnements, son intervention auprès des rois de France et d'Angleterre rallient à Innocent II la très grande part du monde chrétien. Le souverain d'Allemagne, qui se soumet lui aussi, présente au nouveau pape des prétentions exagérées ; S. Bernard le rencontre à Liège, le persuade de renoncer à ses exigences et obtient de lui de nouveaux services. Puis il est à Pise, au grand concile qui doit mettre fin au schisme, en 1135. Il ne veut pas rentrer en France sans chercher à soumettre les Milanais et gagne en effet à la cause d'Innocent le cardinal Pierre de Pise, principal soutien du schisme. Ainsi, grâce au moine de Clairvaux — car nous allons le dire, il a quitté Cîteaux, — l'Eglise sort heureusement d'une situation difficile, S. Bernard ayant apaisé le conflit et aplani les difficultés.

Cette sollicitude n'aura pas à se ralentir quand un moine de Clairvaux, devenu ensuite abbé d'un monastère de Rome, montera sur le trône de S. Pierre. A ce moment, S. Bernard prendra hardiment sa plume et lui dictera, dans un livre, en traits lumineux et fermes, les devoirs de sa charge.

Cependant les excès et les cruautés des musulmans ont provoqué une première Croisade ou pieuse expédition pour la délivrance des Lieux Saints ; elle a abouti à la prise de Jérusalem, mais il devient urgent de protéger et de défendre ces conquêtes. Il faut donc une nouvelle Croisade ; à l'appel du pape, S. Bernard se met en route, il parcourt la France et l'Allemagne, il harangue princes et peuples, il décide S. Louis et l'empereur d'Allemagne : on ne résiste pas à son éloquence, à ses vertus, à ses miracles. Il entraîne et gagne ainsi à la cause sainte des milliers de volontaires. Si l'expédition, hélas ! ne réussit pas, la responsabilité retombe sur l'indiscipline et les fautes des Croisés eux-mêmes, mais non sur Bernard, qui s'est acquitté magnifiquement de sa mission.

Des difficultés s'élèvent entre princes ou seigneurs, entre rois ou évêques, entre l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle. On fait appel à Bernard ; il se déplace ou il écrit, en tout cas il intervient et il gagne la cause de la paix. Des hérétiques prêchent une religion déformée, altèrent le message du Christ ; il les dénonce, met à nu leurs intentions et leurs erreurs, rétablit la vérité. Pendant près de quarante ans, il rayonne ainsi sur la France et sur l'Eglise entière : on dirait que toute atteinte aux dogmes de la foi, à l'unité de l'Eglise, à la paix des nations, a dans son cœur un retentissement instantané qui le pousse à l'action.

N'allez pas surtout imaginer que tant et de si grandes affaires le détournent de Dieu et de son idéal monastique : ses fondations et ses œuvres sont là pour vous rassurer. Quand il frappait à la porte de Cîteaux, il n'était point seul, il amenait avec lui trente jeunes gens, dont quatre étaient ses frères. Trois ans se passent, au cours desquels la vertu rayonnante de Bernard attire à Cîteaux de nombreux disciples. Il faut essaimer et Bernard va, avec douze compagnons, se fixer dans la « Claire Vallée, » la vallée de l'Aube, Clairvaux ; au bout de quelques années, ce ne sont plus douze moines, mais sept cents qui occupent les maisons fondées par Clairvaux. En sa vie, S. Bernard a fondé, disent les historiens, soixante-douze monastères.

Tout ceci suppose un travail considérable, où les soucis matériels se mêlent à l'œuvre spirituelle de la formation morale et religieuse de ses disciples. Là encore S. Bernard a manifesté une activité prodigieuse ; nous devons à sa plume plus de cinq cents lettres, trois cent quarante sermons, une dizaine de livres et d'ouvrages, sans compter tout ce qui a pu échapper aux collectionneurs de ses écrits.

On reste confondu devant une telle activité, imitée d'un S. Paul. C'est que dans la grande âme de S. Bernard, dilatée par la charité, Dieu occupait toute la place, disposait en maître de toutes les brillantes facultés de cet homme extraordinaire, et la grâce aidant, Dieu, par lui, accomplissait des merveilles.

III. — *Le cœur ardent*

Extrêmement austère pour lui-même, très dur pour les autres, — il fustigeait cruellement l'orgueil des moines de Clairvaux, — occupé de tant d'affaires diverses, S. Bernard pourrait paraître sec et froid : la réalité est tout autre.

Ses écrits ont fait pendant des siècles et font encore aujourd'hui les délices des âmes pieuses ; nourri de la Sainte Ecriture et des Pères de l'Eglise, il a composé des pages immortelles sur l'amour divin, dont son cœur était embrasé. C'est lui qui disait ou plutôt écrivait : « La mesure d'aimer Dieu, c'est d'aimer sans mesure » et il faisait ce qu'il disait ; Dieu s'était emparé de son cœur généreux, et à mesure qu'il se dépouillait de l'humain et du terrestre, Dieu le remplissait de son amour. Ses meilleurs sermons sont un commentaire abondant du Cantique des Cantiques, chant d'amour de l'âme à son Dieu.

Il avait pour la T. S. Vierge une dévotion toute filiale, faite de confiance et d'amour, et il s'appliquait à promouvoir dans les âmes cette même dévotion par sa parole et ses écrits. Cet amour pour la divine Mère nous marque bien aussi la tendresse de son cœur, la tendance à une charité

affectueuse et le besoin de se sentir tendrement aimé.

S'il avait réussi à tenir en bride cette tendresse naturelle, cette sensibilité, néanmoins il ne l'avait pas tuée, et il ne pensait pas que ce fût là son devoir. La mort de son frère Gérard, malgré sa grande foi et son entière soumission à la Providence, dont nous ne saurions douter, lui arrache des larmes. Malgré la véhémence de ses paroles et en dépit des pénitences qu'il impose, il aime profondément ses moines, ou plutôt c'est parce qu'il leur porte cet amour paternel qu'il veut leur donner la vraie vie, la vie parfaite.

C'est sans doute cette disposition intime du cœur qui communique à son visage et à sa parole un attrait si profond qu'on n'y résiste pas. Témoins ses frères entraînés par son exemple, témoins les vingt-six jeunes gens partis avec lui pour Cîteaux, témoins l'affluence des disciples à Clairvaux. En l'an 1140, parlant à Paris devant les étudiants, il en voit vingt venir à lui et l'accompagner avec enthousiasme en son monastère. Et cet attrait exercé sur la jeunesse est tel qu'il inspire de la crainte à beaucoup de familles qui n'ambitionnent pas pour leurs fils l'idéal monastique, et que certains redoutent de le rencontrer, par peur d'être à jamais conquis.

C'est sans doute aussi cette tendresse de cœur qui, comme je le disais tout à l'heure, lui fait ressentir en quelque sorte toutes les souffrances, les tristesses et les besoins spirituels de la chrétienté. On lui prête cette parole significative : « Si c'était un péché d'avoir pitié, je ne pourrais pas l'éviter, tout en y apportant toute ma force de volonté. »

L'impression définitive qui se dégage d'un contact prolongé avec S. Bernard, son âme et ses écrits, c'est la bonté. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait exercé dans son siècle et sur tant de personnes une rare et féconde influence ; n'est-ce pas la même vertu et le même rayonnement de bonté qui explique l'empressement des foules sur les pas du Christ ?

* *

Telle est, m. f, l'âme de S. Bernard. Riche de qualités naturelles et des dons de l'intelligence et du cœur, il a eu le rare mérite de ne pas les garder égoïstement pour lui seul, de ne pas les détourner de leur véritable fin, de ne pas les laisser végéter. Tout au contraire, il s'est appliqué à les débarrasser de tout obstacle, à leur assurer une entière liberté d'action, à les mettre sans réserve aucune au service de Dieu. La grâce divine s'est emparée de ces dons, les a magnifiquement amplifiés et merveilleusement utilisés. Toutes proportions gardées, voilà ce que Dieu ferait en nous si nous voulions renoncer à certains préjugés, abandonner certaines ambitions, briser certaines attaches : sa grâce nous transformerait, notre âme se dilaterait dans l'amour divin et dans la joie, et nous pourrions rayonner tout autour de nous l'influence apostolique de la vertu. Demandons à S Bernard non pas, pour le grand nombre du moins, de nous entraîner dans la vie monastique, mais de nous aider à vider notre cœur de toutes les vanités du monde pour que Dieu le remplisse de la suave fécondité de son amour. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. LOUIS
(25 août)

L'HOMME DE CŒUR

Mes frères,

Quel est le plus bel éloge que l'on puisse faire de quelqu'un ici-bas ? N'est-ce pas de dire de lui que c'est un homme de cœur ? Le cœur — et j'entends par là (vous me comprenez bien) la sincérité, l'ardeur, la générosité, la fidélité dans l'affection, — n'est-ce pas ce qu'il y a de meilleur en nous ?

Assurément. Mais qui donc, autant que S. Louis, a brillé par toutes ces qualités ? Oui, certes, ce fut un homme de cœur, dans toute l'acception du terme et au plus haut degré.

* *

1. Du cœur, il en a eu d'abord pour son Dieu, auquel il donnait le meilleur de son temps, assistant chaque matin à deux messes, récitant tous les jours le bréviaire comme un prêtre, se levant de nuit pour prier, bref, faisant de sa vie une oraison continuelle.

Tout ce qui concernait l'honneur de Dieu et son culte lui était cher, ainsi qu'en témoignent tant de magnifiques cathédrales élevées en France sous son règne.

Ce fut encore son amour pour Dieu qui lui fit entreprendre au péril de sa vie deux lointaines croisades dans le seul but d'arracher aux infidèles le tombeau de Jésus Christ et de gagner à Dieu de nouveaux adorateurs.

Dieu ! il l'aimait tant qu'il regardait comme autant d'injures personnelles tous les outrages faits à Dieu et que son titre de roi lui apparaissait comme l'office de ministre de Dieu et d'exécuteur des ordres de Dieu. De là ce fameux édit qu'il fit publier contre les blasphémateurs, ordonnant qu'on leur perçât la langue avec un fer rougi au feu, comme à des malfaiteurs insignes.

2. Du cœur, il en eut pour sa famille.

Pour sa mère en premier lieu, envers laquelle il se montra toujours le plus affectueux et le plus reconnaissant des fils, n'entreprenant rien de grave sans lui demander conseil, et manifestant quand elle eut rendu le dernier soupir une douleur qui attendrit tous ceux qui en furent témoins.

Après sa mère il aima celle qui fut la compagne de sa vie, avec la tendresse du meilleur des époux, en sorte que jamais on ne vit un ménage aussi uni ni aussi exemplaire.

Il n'était pas de ceux qui se défient de la Providence. Il eut onze enfants, qu'il aima comme un bon père doit les aimer, d'un amour tendre et ferme, s'appliquant par ses conseils et ses exemples à faire de chacun d'eux avant tout un parfait chrétien.

3. Du cœur, il en eut pour ses amis, qui étaient

aussi nombreux que dévoués et fidèles. Mais pour lui l'amitié n'était, comme on l'a dit, qu'une sainte émulation entre deux âmes pour s'élever à Dieu et s'exciter à l'aimer davantage.

4. Du cœur, il en eut pour ses sujets, dont il fut le père plus encore que le roi et qu'il aimait comme ses propres enfants. Vous savez comment la tradition le représente : assis au pied d'un chêne dans le parc de Vincennes, et recevant lui-même en personne les requêtes des veuves et des orphelins, consolant les malheureux et les affligés, écoutant les pauvres et sans distinction de personnes rendant justice à tout le monde.

Persuadé que Dieu ne l'avait fait roi que pour rendre son peuple heureux, il était prêt à sacrifier tout au bonheur de ce peuple : ses divertissements, son repos, sa santé, sa vie elle même. Il le montra bien dans sa prison lorsque les Sarrasins lui ayant offert la liberté pourvu que tous ses soldats restassent dans les fers : « A Dieu ne plaise, répondit-il, que je les abandonne ! Ils ont été les compagnons de ma destinée, je veux l'être de leurs souffrances ! » Et il s'offrit lui-même à demeurer prisonnier, pourvu qu'on renvoyât l'armée française qui se trouvait sur le point de périr de faim et de maladie.

Parmi ses sujets, il eut des préférés. Mais ce ne furent ni les grands ni les riches. Ceux-là, il les maintenait dans les limites du devoir et se montrait sévère pour eux quand il le fallait. Non, ses préférés, c'étaient les pauvres, en qui il voyait les images vivantes de Jésus-Christ et les héritiers présomptifs du royaume des cieux. Pour eux il bâtissait des hôpitaux, pour eux il fondait des maisons de charité. Tous les jours il nourrissait dans son palais un certain nombre de ces malheureux que le monde traite avec tant d'indifférence et de mépris. Il les faisait asseoir à ses côtés, leur servait lui-même à boire et à manger, et, bien loin de leur refuser les restes de sa table, comme le mauvais riche, souvent, par respect pour eux, il mangeait des aliments qu'on leur avait préparés et seulement après qu'ils y avaient goûté.

Voilà, m. f., ce qui a rendu la mémoire de S. Louis si chère aux Français de tous les âges. Voilà pourquoi, à plus de six siècles de distance, son nom est toujours en bénédiction parmi nous. Voilà ce qui lui a valu une immortalité bienheureuse dans le sein de Dieu, une immortalité glorieuse dans le souvenir des hommes.

* *

Suivez l'exemple de votre saint patron. Comme lui, ayez bon cœur. Aimez passionnément tout ce qui est beau, tout ce qui est noble, tout ce qui est bon, tout ce qui mérite votre affection. N'ayez de haine que pour le péché, d'éloignement que pour les corrompus et les vicieux. Et vous aurez, vous aussi, une be le récompense, la récompense promise par Dieu aux hommes de cœur : sur la terre, l'estime de vos semblables, le témoignage de la bonne conscience, et dans le ciel un éternel bonheur. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. AUGUSTIN

(28 août)

UNE MIRVEILLEUSE CONQUÊTE DE LA GRACE

Gratia Dei sum id quod sum.
C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.
(I Cor., xv, 10).

Mes frères,

Il me semble que S. Augustin, dont j'entreprends de faire l'éloge peut s'appliquer ces paroles qui, dans la bouche de S. Paul après sa conversion, étaient la vive expression de sa reconnaissance envers Dieu qui l'avait tiré des ténèbres pour en faire le porte étendard de la vérité dans le monde, car on peut dire que leur mission est presque en tout semblable.

Augustin ! quel homme au milieu de ses égarements ! Il est ennemi de la religion par son manichéisme, ardent parmi les plaisirs, inconstant dans ses sentiments, ambitieux dans ses projets, agité dans ses occupations. Augustin ! quel homme sous l'empire de la grâce ! C'est un homme dont les passions sont tout à coup calmées, les doutes dissipés, l'orgueil abattu et le cœur changé. Or, m. f., ce changement d'occupations dans un même homme, ce passage du vice à la vertu, des ténèbres à la lumière, cette métamorphose de sa vie, si je puis ainsi m'exprimer, ne sont ils pas le fruit des victoires admirables de la grâce sur Augustin ?

Il me paraît difficile de célébrer ces prodiges de la grâce et de louer Augustin qui en a été la conquête. L'abondance de la matière en est la cause. Le portrait le plus simple de ce grand homme fera toujours le désespoir du peintre qui l'entreprendra, et moi même je n'oserais l'entreprendre si je ne savais qu'il est des occasions où l'on ne nous demande pas de réussir et où c'est assez pour nous de l'avoir seulement essayé.

Je vous dirai donc que, de toutes les conquêtes de la grâce, Augustin est celle qui fait le plus de honte au monde.

J'ajouterai que, de toutes les conquêtes de la grâce, Augustin est celle qui fait le plus d'honneur à la religion.

Telle est la matière de cet éloge que je consacre tout entier à la grâce.

I

Ne serait-ce pas dérober à votre piété un des plus beaux triomphes de la grâce que de passer sous silence les faiblesses d'Augustin ? Un tableau perd-il de son prix par les ombres que son auteur y a ménagées ? N'en relèvent-elles pas, au contraire, l'éclat et la beauté ? Sachez donc qu'Augustin a été la conquête de la grâce avant d'en avoir été l'apôtre.

Trois choses formèrent les chaînes criminelles qui pesaient sur ses épaules et dont il nous parle dans ses ouvrages : les plaisirs du monde, les opinions du monde, la gloire du monde. Telle fut la source de ses désordres et de ses erreurs. Mais

voici trois triomphes de la grâce que nous ne saurions assez admirer. Dès qu'il s'est laissé attirer par la douceur de la grâce, il remporte des victoires sur ce que les plaisirs du monde ont de plus séduisant, sur ce que les opinions du monde ont de plus fort, sur ce que la gloire du monde a de plus enchanteur. N'est-ce pas là, de toutes les conquêtes de la grâce, celle qui fait le plus de honte au monde ?

1. Fut-il jamais un cœur plus tendre, plus susceptible, plus facile à entamer que celui d'Augustin ? En fut-il jamais un plus ami du vice ? C'est lui-même qui nous en développe les mystères. Il nous dépeint une grande misère pour nous apprendre qu'il avait besoin d'une grande miséricorde.

A peine commence-t-il à se connaître qu'il sent la volupté l'aiguillonner et dominer sur lui en souveraine. Le système d'Epicure, qui place la félicité de l'homme dans les plaisirs des sens, a pour lui des attraits, il est tenté de l'embrasser. Pour contenter son cœur avide de plaisirs, il court à Carthage, ville riche et voluptueuse. C'est là que son cœur est profondément blessé ; c'est là qu'il suit aveuglément le penchant de ses affections déréglées. Les spectacles lui plaisent, la douceur des plaisirs charnels le séduit, il boit à longs traits dans la coupe empoisonnée de la criminelle Babylone, comme s'il n'eût reçu un bel esprit que pour se faire un mauvais cœur. Le monde en fit sa plus brillante conquête dans un âge où les hommes ne sauraient guère servir à la beauté de ses triomphes.

Cependant une pieuse mère s'efforçait d'arrêter Augustin sur les bords du précipice : Monique voulait le donner à Dieu. L'amour faisait sortir des yeux de cette mère des larmes amères qu'elle offrait nuit et jour pour la conversion de ce fils infortuné. La voix de ces larmes ne pouvait manquer de s'élever jusqu'à Dieu. Ce fils ne pouvait demeurer dans l'abîme du péché. Séchez vos pleurs, mère désolée ! Que l'oracle du grand évêque directeur de votre âme vous console : « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse. » La grâce a ses moments ; elle poursuit Augustin, elle lui livre des combats. Il aura son chemin de Damas ; il sera vaincu.

Cet heureux moment est arrivé. La grâce a trop d'intérêt à se ménager un tel défenseur. Elle se pare, pour ainsi dire, de tous ses attraits pour le séduire et en faire l'heureuse conquête. Elle va le trouver dans la solitude où il s'est retiré avec son cher Alype. Elle aime un tel séjour pour parler à l'âme fatiguée, qui s'attriste en voyant que les joies du monde sont fausses ainsi que son bonheur. Elle va l'agiter, le troubler, l'éclairer, l'abattre, pour que, terrassé, il dise enfin comme S. Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Une voix céleste se fait entendre. On dirait que Dieu va créer plusieurs nouveaux mondes. Pour produire toutes les créatures ensemble, il lui a suffi d'un seul mot : *Fiat,* mais pour faire sortir Augustin des ténèbres où il est engagé, pour en faire un soleil de vérité, il en prononce plusieurs : « *Tolle, lege.* Prenez, lisez. »

O grâce divine, que vous avez de puissance et de douceur dans vos attaques ! C'en est fait : Augustin est vaincu, il rend les armes. Je le vois ouvrir d'une main tremblante le livre des épîtres de S. Paul et y lire sa condamnation dans ces paroles : « Ce n'est point dans l'impudicité que vous devez vivre, mais revêtez vous de N.-S. Jésus-Christ. *Non in cubilibus et impudicitiis, sed induamini Dominum Jesum.* »

Quel changement, m. f. ! Ne vous imaginez-vous pas voir Samson briser, par l'impétuosité de l'esprit du Seigneur qui l'anime, les chaînes dont les Philistins l'avaient chargé ? La grâce n'a-t-elle pas brisé ces chaînes de réprobation qui le retenaient dans la captivité du démon ? N'a-t-elle pas répandu des amertumes salutaires sur les délices criminelles qui corrompaient son cœur ? N'a-t-elle pas tiré ces voiles qui lui cachaient les erreurs et les abominations des systèmes qui le séduisaient ? Que d'efforts il en dut coûter à la grâce pour triompher ainsi !

Mais ce n'est pas assez pour elle de fortifier son cœur contre les séductions du monde, il lui faut encore le porter à vaincre les opinions du monde.

2. Quelle impression ne font pas sur Augustin les sciences séduisantes que le monde expose à ses yeux dès qu'il paraît sur son théâtre ! Les différentes erreurs qui règnent dans l'Afrique et les systèmes qui partagent les philosophes lui plaisent tour à tour. Flottant au vent de cent opinions différentes, emporté comme des nuées sans consistance, Augustin embrasse tous les sentiments, adopte toutes les opinions et entre dans toutes les sectes. Tantôt il croit avec les Manichéens que la nature roule au gré des deux divinités dont l'une s'attache à produire le bien et l'autre le mal ; tantôt, avec les Académiciens, il doute de tout. Ici il est pénétré de l'amour de la sagesse, en lisant les ouvrages des Platoniciens ; là il est épris de la ravissante harmonie des vers d'un Homère ou d'un Virgile. On le voit, par un excès de faiblesse, verser des larmes au récit des malheurs d'un héros ou d'une héroïne mourant du chagrin provoqué par un amour méconnu. C'est ainsi que, déjà disciple de la volupté, Augustin devient bientôt le disciple de l'erreur.

En pouvait-il être autrement ? Un cœur tendre, une pénétration inconcevable, une vivacité extraordinaire, un grand goût pour le sublime, un désir ardent de savoir, c'étaient là comme autant de charmes invincibles qui le portaient à examiner tous les systèmes scientifiques de son temps. Il cherchait la vérité dans ses profondes méditations, mais il l'aimait ornée de ce fastueux arrangement de mots qui lui donne un faux brillant. Il aimait la vérité, mais il était ennemi de cette foi dominante qui, captivant l'esprit sous son joug, a seule le don de l'affermir. En vain s'efforce-t-il de s'élever quelquefois par la force de sa raison, il est bientôt rabaissé par le poids de son orgueil. En vain l'amour de la vérité le dé-

tache quelquefois de la terre ; le bruit de cette chaîne de péché qu'il traîne après lui l'empêche d'entendre sa voix. En vain son esprit lui découvre l'idée de l'existence de Dieu ; l'erreur qui l'aveugle lui en cache la nature ; il ne le voit que sous des images corporelles et grossières, parce qu'il ferme les yeux à la lumière, et s'il aperçoit déjà quelques objets qu'elle éclaire, il n'en est pas éclairé lui-même.

Mais la grâce laissera-t-elle plus longtemps Augustin en proie à la séduction de tous ces systèmes et de toutes ces opinions ? Un si beau génie peut-il être encore plongé dans les ténèbres ? La grâce apparaît ; elle lui ouvre les yeux de l'esprit comme elle a changé les dispositions de son cœur, et il voit avec étonnement la corruption de ceux qu'il a pris pour ses modèles. Il rougit d'avoir donné dans des erreurs qui, sous des dehors imposants, avaient séduit son esprit, en même temps qu'elles flattaient les inclinations de son cœur. Alors, bien résolu à ne plus prendre pour guide ses lumières naturelles, il rejette ces faibles productions de l'esprit capables de surprendre les pauvres humains, mais incapables de les fixer.

Avec quelle fermeté il annonce aux Manichéens le motif de sa rupture ! J'ai fait un parallèle, leur dit-il, de votre secte avec l'Eglise catholique, et je rougis d'avoir été Manichéen. Tout m'inspire de l'horreur pour votre parti, et tout m'attache avec amour à l'Eglise de Jésus-Christ répandue sur toute la terre. Avec quelle force n'attaque-t-il pas l'orgueilleuse doctrine des Académiciens ! J'ai douté comme vous, leur disait-il, mais je n'étais pas catholique. Maintenant que la grâce a ouvert mes yeux et que je suis enfant de l'Eglise, je veux croire et me soumettre, sans examen. Les autorités infaillibles de ses décisions sont plus respectables pour moi que toutes vos démonstrations.

Quel doux spectacle de le voir ainsi triompher de toutes ces vaines opinions ! Du sein des ténèbres s'élève l'astre brillant qui doit éclairer le monde. Du sein de l'erreur je vois s'élancer le docteur de la vérité. Ah ! si l'Eglise appelle la faute d'Adam une heureuse faute, puisqu'elle nous a procuré un Dieu pour Rédempteur, je puis bien dire d'Augustin : « Heureux égarements qui l'ont rendu si familier avec les auteurs des différentes sectes et qui l'ont mis en état de les combattre avec leurs propres raisonnements ! »

De nos jours, ne rencontre-t-on pas des imitateurs d'Augustin dans la voie de ses égarements ? Le nombre en est grand. Mais qui peut assurer à ces faux savants que la grâce fera en eux le même changement qu'elle fit dans Augustin ? Ces hommes qui ne veulent avoir d'autres maîtres que leur manière de voir, de penser, de juger et d'agir, s'égarent dans leurs spéculations froides et stériles. Tantôt ils croient n'avoir besoin que de la raison pour se soutenir dans la recherche de la vérité ; tantôt ils prennent leurs doutes pour des opinions et leurs opinions pour des oracles ; tantôt ils se servent de la supériorité de leur esprit pour se disculper de leurs désordres ; tantôt ils se tracent de nouveaux systèmes qu'ils font valoir avec une invincible opiniâtreté. Et faute de cette tempérance de savoir dont parle l'apôtre, ils tombent dans des abîmes d'erreurs dont ils sortent avec d'autant plus de peine qu'ils ont eu plus de facilité pour y descendre.

Voilà où conduit la raison orgueilleuse qu'on ne veut pas captiver sous l'empire de la foi. Alors il ne faut rien moins qu'un prodige de la part de la grâce pour que les victimes de la raison sans frein puissent reconnaître le chemin de la vérité et y marcher. Augustin en est la preuve éclatante, car s'il en eut besoin pour triompher de tout ce que les opinions du monde avaient de plus fort, elle ne lui fut pas moins nécessaire pour triompher encore de tout ce que la gloire du monde a de plus enchanteur.

3. Que manquait-il à Augustin pour se distinguer dans les voies de la fortune et de la gloire ? N'avait-il pas tout ce qu'il faut pour briller dans le monde, pour lui plaire, pour paraître avec éclat dans ses cercles, sur ses théâtres et dans ses académies ? Poli dans ses manières, aisé dans la conversation, doux dans le langage, sincère dans l'amitié, juste dans le raisonnement, subtil dans les disputes, profond dans ses écrits, vaste dans ses connaissances, il brille dans les chaires de Carthage et de Milan, moissonne les plus brillants lauriers dans les champs littéraires, confond des rivaux jaloux et ne doit sa gloire qu'aux efforts d'un génie heureux.

Oh ! comme avec de tels talents le monde dut plaire à Augustin et comme Augustin dut plaire au monde ! Si le monde étalait à ses yeux ses plus pompeuses décorations, s'il aiguisait pour ainsi dire par ses charmes le goût qu'il avait pour le vrai mérite, que ne faisait pas Augustin pour se montrer digne de ses faveurs et pour tenir le premier rang parmi ses favoris ! Le monde devait se ménager Augustin. Augustin devait se ménager le monde. La gloire de l'un dépendait de la gloire de l'autre : tous deux avaient de quoi s'attacher mutuellement. Le monde avait des emplois éminents, des dignités brillantes à donner à Augustin ; Augustin avait des talents heureux pour les mériter et assez de probité pour s'y maintenir.

Mais cette gloire perd bientôt tout son éclat aux yeux d'Augustin dès que la grâce a illuminé son esprit et touché son cœur. Ce n'est plus ce jeune homme jaloux d'étendre sa renommée, qui pâlit sur les livres pour se distinguer dans le monde, qui vole à Rome pour entrer en lice avec les savants qui brillent par les ouvrages d'esprit et briguer les couronnes destinées à ces hommes de premier ordre, dont la gloire est d'autant plus délicate qu'ils ne la doivent qu'à leur mérite. C'est un saint qui fait un sacrifice sincère de cette fausse gloire, qui veut se cacher à l'ombre de la croix, étudier la science de la croix, mépriser la science qui enfle. C'est un saint détrompé du faux brillant du monde et persuadé du néant de toutes les grandeurs de la terre. C'est un saint qui ne veut plus être loué, mais faire louer son Dieu ;

c'est un saint que le monde ne saurait gagner avec ce qu'il a de plus attrayant et qui, après avoir été son disciple, en combat les préjugés.

Par le pieux empressement d'Augustin à s'ensevelir dans la solitude, afin de ne plus s'occuper que de Dieu et déplorer dans les exercices de la vie religieuse les moments de sa vie qui n'avaient pas été employés à l'aimer, jugeons de son ardeur pour combattre l'Evangile du monde. Là s'éclipse dans une obscurité profonde cette brillante éloquence qui lui avait valu tant d'applaudissements et qui lui en promettait tant d'autres. Là, comme d'un point de vue fixe, il contemple la gloire du monde, et elle lui paraît bien fragile.

Jugeons encore de son mépris pour le monde, par les soins qu'il prit de détruire, dans ses écrits, les maximes que ce monde établit dans sa morale. Quel autre que lui a mieux découvert toutes ses séductions et fait connaître le vide de toutes ses amorces trompeuses ? Ne dirait-on pas qu'il ne l'a pratiqué que pour le connaître de plus près, ou qu'il n'a écouté sa voix séductrice que pour la réduire au silence avec plus de succès ? Si le monde peut se vanter d'avoir ébloui Augustin pendant sa jeunesse, Augustin, de son côté, peut bien se vanter d'avoir exposé au grand jour toutes ses dangereuses maximes et de lui avoir enlevé une partie de ses conquêtes par les seules peintures qu'il en a faites.

Rendons hommage à la puissance de la grâce qui a opéré de si heureux changements. Si de toutes les conquêtes de la grâce il n'en fut jamais qui fît plus de honte au monde, il n'en fut jamais non plus qui fît plus d'honneur à la religion. C'est ce qu'il nous reste à considérer.

II

La Sainte Eglise avait grand besoin d'Augustin quand la grâce le lui donna. Aussi en fit-elle un zélé défenseur de son dogme et de sa morale. Dès ce moment, en effet, Augustin mit toute sa science à la faire connaître et aimer, en montrant la sainteté de l'Eglise, en pénétrant les profondeurs de ses dogmes, en soutenant ses intérêts. Tels sont les trois grands objets qui l'occupent et qui prouvent que de toutes les conquêtes de la grâce, Augustin est celle qui fait le plus d'honneur à la religion.

1. Quel docteur de l'Eglise a jamais exposé mieux qu'Augustin la sainteté de l'Eglise catholique ? Il faut parcourir et méditer ses ouvrages, pour en avoir une juste idée. Partout on y découvre une piété tendre, une dévotion solide, un amour pur ; partout on y trouve les caractères de la sainteté, les grandes joies du christianisme, les lumières qui éclairent l'âme, une onction qui la pénètre.

Faut-il apprendre aux hommes à aimer Dieu ? Ecoutez Augustin : c'est avec un cœur brisé, avec un visage baigné de larmes qu'il adresse au Seigneur ces paroles toutes de feu : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, faut-il que les fragiles et dangereuses beautés de la terre aient eu les prémices de mon cœur ! Je vous aime, ô mon Dieu, et ce qui me couvre de confusion, c'est de ne vous avoir pas aimé plus tôt. Mon cœur vous aime si ardemment qu'il languit sur la terre. Brisez mes liens, ô mon Dieu ; délivrez moi de ce corps de mort, et puisque la mort seule consommera mon amour et lèvera tous les voiles qui vous dérobent à mes yeux, je la désire afin de vous voir et de vous posséder. »

Tels sont les sentiments de notre saint Docteur. Il nous les a laissés dans ses écrits, afin que, dans la postérité la plus reculée, les pécheurs pénitents apprennent à expier leur amour pour la créature par leur amour pour le Créateur.

Faut-il qu'Augustin donne de grandes leçons d'humilité ? Il va le faire en donnant connaissance des égarements de sa jeunesse et en rendant hommage à la grâce qui leur a mis une fin. Il écrit ses confessions qui sont un tableau naïf de sa vie ; il les rend publiques ; il s'y dépeint en traits vifs et naturels ; il y découvre avec une aimable simplicité ses faiblesses, les penchants pervers de son cœur et le plaisir avec lequel il recevait les blessures du péché ; il les remplit d'excellentes prières, de pensées sublimes et de réflexions solides. On n'y trouve point de vide, d'obscurité, d'imagination bizarre, de spiritualité creuse, mais un feu qui échauffe, une onction qui pénètre, une humilité qui édifie, une imagination qui surprend et transporte.

Est-ce tout ? Non, m. f. Lisez encore ses livres des Soliloques, des mœurs de l'Eglise, de la béatitude, de la véritable religion, de la continence. Quoi de plus capable d'inspirer une piété solide, un culte pur, un amour ardent, un goût très vif pour les choses du ciel ? Quel abîme de pensées, d'instruction, de raisonnements dans son livre de la *Cité de Dieu !* Quoi de plus capable de dissiper les ténèbres de l'esprit et d'embraser le cœur de la divine charité ? Quelle force, quelle majesté, quelles vives expressions, quels tours agréables dans ses sermons ! Quoi de plus capable de toucher, de persuader, de remercier, d'effrayer les pécheurs, de consoler les justes ? Quelles lumières n'a-t-il pas portées partout où il a envoyé des lettres, dans lesquelles il instruit, console et reprend ! Partout c'est la charité qui parle.

N'est-ce pas là exposer la sainteté du dogme et de la morale catholique ? L'Esprit Saint nous dépeint la gloire d'un juste : « Il brillera dans toute l'éternité, dit-il, comme les étoiles du firmament ; sa magnificence égalera celle des cieux ; son éloquence coulera pendant la vie comme un fleuve majestueux qui coule avec rapidité. Semblable à une brillante lumière exposée sur une haute montagne, il éclairera ceux qui sont dans les ténèbres, sera le sel de la terre et se sanctifiera en sanctifiant les autres. » A qui cet éloge peut-il mieux convenir qu'à S. Augustin, ce grand défenseur de la vertu ? Quand il écrit, n'est-ce pas un saint qui écrit ? Et quand il parle, n'est-il pas le langage de la sainteté ?

Quelle estime devons-nous avoir de ces savants

dont le monde se sert pour présenter aux enfants de Dieu les attraits du vice ? Quel nom donnerons-nous à ces auteurs dont les dangereux ouvrages allument partout le feu des passions ? Dans ces ouvrages, les fictions ingénieuses, les récits tendres, les peintures agréables du vice, les secrets de la volupté enchantent une jeunesse trop portée déjà au vice. Ne passe-t-on pas pour un esprit orné quand on a lu et retenu ce qu'il y a de plus délicat et de plus séduisant dans ces romans, dans ces anecdotes qui amusent tant de mondains ? Comment l'innocence peut-elle se conserver en voyant la naissance, les progrès, la durée et quelquefois la fureur d'une passion criminelle ? Peut-on trouver une plus grande preuve de la corruption de notre siècle, que l'ardeur de débiter de tels ouvrages et que l'ardeur de les lire ?

2. Etre le plus savant de son siècle, sonder avec sagesse les abîmes des divines Ecritures, se placer pour ainsi dire dans le ciel, traiter les mystères les plus sublimes, se remplir de tout ce que l'antiquité a de plus pur et de plus vénérable, lever avec succès toutes les difficultés que les mondains peuvent trouver dans la religion, voilà ce que fait le génie d'Augustin. En doutez-vous ? Lisez alors ses traités sur la Sainte Ecriture, ses livres de la doctrine chrétienne et de l'immortalité de l'âme. Ces écrits témoignent de la vaste étendue de son génie et l'on est surpris de voir un faible mortel pénétrer si avant dans les profondeurs du dogme catholique.

Semblable à Salomon que Dieu avait comme inondé des flots de sa sagesse et qui, selon l'expression de l'Ecriture, connaissait tout, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban, Augustin est instruit de tout. Point de hauteur où il ne s'élève, point de profondeur qu'il ne pénètre ; point de ténèbres qu'il ne dissipe, point de lumières au delà desquelles il ne s'élève. Semblable à ce grand aigle dont parle le prophète Ezéchiel, il s'élève avec rapidité sur le sommet des montagnes éternelles et là, tout brillant de lumière, il soutient d'un regard audacieux l'éclat de la divinité et pénètre dans ses secrets.

Avec quelle activité de génie ne remonte-t-il pas jusqu'à la naissance du monde pour confondre les Platoniciens qui admettaient une matière éternelle ! Avec quelle sagesse, quelle érudition, quel respect ne parle-t-il pas du péché originel, de la prédestination et du don de persévérance ! L'Eglise elle-même l'a reconnu officiellement quand elle a utilisé dans ses conciles les propres expressions d'Augustin, pour formuler ses décisions.

Mais il y a plus : en même temps qu'un docteur éminent, S. Augustin est encore un zélé défenseur des vérités qu'il a exposées avec tant de lucidité.

3. Vit-on jamais paraître tant d'hérétiques que dans les ɪᴠᵉ et ᴠᵉ siècles ? En fut-il jamais de plus opiniâtres ? La vie voluptueuse était autorisée, les principaux dogmes étaient attaqués par les Manichéens. L'Eglise gémissait du schisme des Donatistes. La divinité de Jésus-Christ, si fortement établie dans les livres saints, était niée par les disciples d'Arius. Les forces de l'homme étaient déclarées toutes-puissantes et la grâce rejetée comme inutile au salut, par les Pélagiens.

Tels étaient les monstres que l'enfer avait vomis contre l'Eglise, quand Augustin parut et fit éclater son zèle dans toute l'Afrique et jusque dans les Gaules. Il est vrai que les Ariens ont été attaqués par S. Grégoire de Nazianze, S. Hilaire et S. Athanase, que les Nestoriens ont été combattus par S. Cyrille, les Eutychiens par S. Léon, les Iconoclastes par S. Jean Damascène ; mais à Augustin le ciel semble avoir réservé tous les hérétiques pour les combattre, les confondre et les exterminer, puisque les attaquer et les vaincre furent pour lui une seule et même chose.

Et d'abord, m. f., voyez quels coups terribles il porte aux Manichéens, parmi lesquels on l'avait compté. Fauste lui-même, successeur de Manès, qui faisait un fastueux étalage de ses vertus et se donnait pour un grand observateur de l'Evangile, succombe sous la force de la vérité qui parle par la bouche d'Augustin. Il lui est démontré victorieusement que le mal vient du mauvais usage de notre liberté et non pas d'une cause mauvaise et éternelle comme Dieu. Si des Manichéens nous passons aux Donatistes, avec quel zèle il les attaque ! Il écrit, il dispute contre eux dans trois conférences et surtout dans celle de Carthage où leur impiété est confondue. A la vérité, il ne les convertit pas, mais il les réduit au silence par la solidité de ses raisonnements. Ils sont condamnés et une fuite honteuse est leur unique ressource.

Admirons encore de nouveaux triomphes, car les combats livrés par Augustin sont suivis d'autant de victoires. Ici les Ariens succombent ; Maximin, un de leurs plus grands champions, doit s'avouer vaincu après une dispute demeurée fameuse. Là Jovinien, cet ennemi de la virginité, est réfuté victorieusement. Les Priscillianistes, les Origénistes, les Tertullianistes sont terrassés ; partout l'erreur est combattue et la vérité triomphe.

Mais un nouveau monstre se lève, qui menace la Sainte Eglise et les dogmes fondamentaux. C'est Pélage, l'ennemi déclaré de la grâce. Sa profession (il était moine) prévient en sa faveur ; une singulière réputation de piété lui donne les moyens de répandre avec plus de sûreté le venin de son erreur. Il nie le péché originel ; il rejette la nécessité de la grâce, il réduit tout aux instructions et à la loi. La prière pour demander a Dieu la force d'accomplir ses préceptes lui paraît un blasphème.

Pour démêler, pour combattre, pour détruire de si pernicieuses erreurs, il fallait un homme d'une grande étendue d'esprit, d'une profonde érudition, d'un infatigable travail, d'un jugement solide, une vaste connaissance de la Sainte Ecriture et des lettres humaines ; en un mot, il ne fallait rien moins qu'Augustin.

Aussi il n'y a rien de si équivoque dans les subterfuges de cet hérésiarque qu'Augustin ne dissipe, rien de si embrouillé qu'il n'éclaircisse, rien de si subtil dont il ne fasse voir l'illusion. Avec force il prouve que si l'homme, dans l'état d'inno-

cence, pouvait avoir quelque mérite, depuis sa chute il perdit cet avantage ; qu'il ne nous reste plus que la grâce du Libérateur pour être délivrés de l'état de faiblesse où la dépravation de notre volonté nous a réduits ; que, comme nulle créature ne peut subsister sans être continuellement soutenue par la puissante main de celui qui l'a faite, elle ne saurait non plus ni vouloir ni faire le bien si Dieu, qui l'a déjà aidée, ne continue à la secourir ; qu'en nous nul mérite ne précède la grâce, puisque c'est elle qui fait tous nos mérites et que, quand Dieu les couronne, il ne couronne que des dons qui viennent de lui.

Tel est le résumé de la doctrine qu'Augustin oppose aux élucubrations sataniques de Pélage ; doctrine qui est conforme à la Sainte Ecriture et à la Tradition ; doctrine qui est celle de l'Eglise universelle.

* *

Qu'il me soit permis, m. f., en terminant, de dire que tout, dans Augustin, est à la louange et à la gloire de la grâce. De toutes ses conquêtes il est celle qui fait le plus de honte au monde, puisqu'il triomphe de tout ce que les plaisirs du monde ont de plus séduisant, de tout ce que les opinions du monde ont de plus fort, de tout ce que la gloire du monde a de plus enchanteur. Tels sont les triomphes qu'Augustin a remportés sur le monde et qui font le désespoir des mondains.

Ne nous contentons pas d'avoir admiré la puissance de la grâce en lui. Ce n'est pas là ce que la piété attend de nous. Augustin est pour tous les hommes un grand maître et un grand modèle. Après Augustin couverti, il n'est ni ténèbres qu'on ne puisse dissiper, ni habitude qu'on ne puisse déraciner, ni obstination qu'on ne puisse vaincre, ni vertu qu'on ne puisse acquértr. A son exemple, le pécheur doit s'exciter à la confiance, le juste à la persévérance, afin de parvenir au terme que S. Augustin a si ardemment appelé de ses vœux : la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

L'EUCHARISTIE, CHEF-D'ŒUVRE DE L'AMOUR DIVIN

In finem dilexit eos.
Il les aima jusqu'à la fin.
(Joan., XIII, 1).

Mes frères,

La fête de l'Adoration vous amène devant l'autel. C'est une halte aux pieds mêmes de notre Dieu. Aurai-je donc besoin de vous parler ? Ne devrais-je pas me taire et laisser Dieu causer avec votre âme ? Non ; en réalité il faut que je vous parle de ce chef-d'œuvre d'amour divin, de cet abîme mystérieux où réside la source même de toutes grâces, de cette prolongation et multiplication de la bonté de Jésus-Christ sur la terre : l'Eucharistie. Ce qui m'autorise à attirer votre attention sur ces paroles de l'apôtre S. Jean : « *In finem dilexit eos.* Il les aima jusqu'à la fin. »

Je me propose de vous développer ces deux pensées :

1° Par l'Eucharistie Jésus-Christ veut vivre auprès de nous : première manifestation de son amour.

2° Par l'Eucharistie Jésus-Christ veut vivre en nous : deuxième manifestation de son amour.

I. — *Par l'Eucharistie Jésus-Christ veut vivre auprès de nous*

Lorsque Dieu créa l'homme, il voulut en faire son enfant de prédilection avec lequel il vivrait dans une douce société. De fait, au paradis terrestre, il s'entretenait fréquemment et familièrement avec lui. Le péché rompit ce commerce intime : Dieu se retira au plus haut des cieux et l'homme coupable resta comme abandonné. Cependant, du sein de son éternité, le Fils de Dieu daigna abaisser ses regards sur l'homme et, pris de compassion, il s'élança vers lui. Il descendit du ciel et pendant trente-trois ans les hommes le virent de leurs yeux, l'entendirent de leurs oreilles.

O vous, chrétiens qui m'écoutez, peut-être vous êtes-vous dit : « Que j'aurais voulu vivre en Judée et en Galilée au temps du Sauveur ! J'aurais été de ceux qui purent contempler le rayonnement de la divinité sur son front. J'aurais entendu quelques-unes des paroles qui sortaient de ses lèvres, empreintes d'une sagesse merveilleuse. J'aurais suivi la trace de ses pas. J'aurais été peut-être comme Marthe et Marie dont il reçut l'hospitalité, comme la Madeleine à qui il pardonna, comme S. Jean qui reposa sur sa poitrine, comme ces petits enfants sur lesquels s'étendirent ses mains bénissantes. Je lui aurais dit comme cet aveugle : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi, » ou comme le lépreux : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » J'aurais été peut-être cette pauvre femme qui fut guérie rien que pour avoir touché la frange de son vêtement, ou bien cette mère à qui il rendit un fils que la mort avait ôté de ses bras, ou encore cet officier, cette étrangère qui vinrent le trouver pour leur enfant malade. O Jésus, comme eux vous m'auriez regardé, pardonné, consolé ! Et moi, je vous aurais remercié, acclamé, adoré ! »

M. f., ne regrettez rien de ce beau rêve : le Christ vous a exaucés d'avance. Regardez le tabernacle. Jésus y repose dans le ciboire d'or. Là il est toujours présent parmi nous. Que dis-je ? Il a multiplié sa présence. Se jouant de toutes les lois de la nature, accomplissant des prodiges qui surpassent ceux de la création, il se perpétue dans tous les lieux, afin qu'il n'y ait pas une seule de ses créatures qui puisse se dérober aux chauds et vivifiants rayons de son amour. Et sa présence, quoique invisible, est aussi réelle que la veille du Vendredi Saint dans la salle du Cénacle.

Chaque ville, chaque village a son église, cha-

que église son autel, chaque autel son tabernacle. Comme on voit au milieu d'un camp s'élever et flotter l'étendard du cap'taine, du plus loin que l'œil aperçoit la cité ou le hameau, la croix qui domine ses murailles publie qu'un Dieu veille et monte la garde au milieu de son peuple. Il est là pour tous; il est là pour chacun. Pas d'audience à demander, pas de tour à attendre. Il n'éloigne personne, il appelle tout le monde : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » (Prov., VIII, 31).

Et ce tabernacle où il habite se change pour le chrétien tantôt en la grotte de Bethléem, tantôt en l'atelier de Nazareth, tantôt en la maison de Béthanie, tantôt en la montagne du Calvaire. Car Jésus-Christ, dans sa vie eucharistique, garde les attitudes qu'il prenait sur la terre : sa vie passée continue, déroulant les tableaux les plus agréables que puisse souhaiter notre cœur, nous faisant les contemporains des grands événements que nous raconte l'Evangile.

Oh! qu'il est bon, cet incomparable ami! Se peut-il qu'un cœur humain lui résiste? « Pauvre Jésus Christ, soupirait S. Alphonse de Liguori, comme vous devez souffrir de notre ingratitude! Les hommes ont plus ou moins de reconnaissance pour tous ceux qui leur font du bien; ils en ont même pour les animaux qui les servent; il n'y a que pour vous seul qu'ils semblent avoir un cœur de pierre! Il en serait bien autrement s'ils considéraient un peu ce qu'ils vous doivent. » Ah! si vos aïeux revenaient sur la terre, comme ils seraient douloureusement surpris de voir que vous vous passez si facilement de Dieu! Et ils se demanderaient la cause de cette défection. Car enfin, aujourd'hui comme hier, le bon Dieu est toujours le bon Dieu; aujourd'hui comme hier, il reste toujours Jésus-Hostie.

Dès lors, n'est il pas évident, m. f., que cette amoureuse condescendance de la part du Sauveur réclame de votre part des entrevues, des visites par lesquelles vous le remercierez? Certes, l'Eglise, les dimanches et les fêtes, vous les impose d'autorité; néanmoins vous seriez des ingrats si vous vous contentiez de ces démarches obligées. Donc, puisque c'est par amour pour vous qu'il s'est fixé dans l'Eucharistie, faites-lui de fréquentes visites. Quand vous passez près d'une église, entrez-y quelques instants. Et, prosternés devant le tabernacle, mettez votre âme en adoration, tenez-la ainsi sans autre intention que celle de vous occuper de Jésus-Christ et de son Eucharistie, sans autre pensée que celle de recueillir votre esprit tout préoccupé des intérêts de la terre, sans autre désir que de reviser et remettre toutes pièces de votre cœur en leur place.

Faites de fréquentes visites à Jésus-Eucharistie pour lui soumettre cette chose uniquement nécessaire : l'affaire de votre salut. Avec qui pourriez-vous mieux la traiter qu'avec le Sauveur lui-même près du Tabernacle? Il vous rappellera ce grave avertissement de l'Evangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » (Math., XVI, 26). Il vous montrera les vices qui peuvent compromettre votre salut, les occasions qu'il faut éviter; il vous inspirera de généreuses résolutions; il vous promettra sa grâce et, avant de vous séparer de lui, vous entendrez au fond de votre âme cette consolante parole : « Aie confiance, mon fils, ta foi t'a sauvé. » (Math., IX, 22).

Faites des visites fréquentes à Jésus-Eucharistie. Combien les instants que vous prélevez sur vos occupations pour vous présenter à lui, lui sont délicieux! Lorsqu'il voit venir avec empressement ces bons chrétiens, il leur sourit. Ne voulez-vous pas de ce sourire?

Durant sa vie mortelle il disait : « Venez à moi, vous tous, venez, les oppressés, je vous aiderai à porter vos fardeaux; » venez, malades, je vous guérirai; venez, cœurs brisés, je vous soulagerai; venez, pécheurs, je suis votre libérateur. Du tabernacle son invitation est plus pressante. Il ne dit plus : « Venez; » il dit : « C'est moi qui suis venu jusqu'ici pour vous, me voici; me voici plus près de vous, plus à vous que jamais, plus pressé que jamais de vous faire du bien. Approchez! Ma grandeur, ma majesté, l'éclat de ma divinité, peu m'importe, pourvu que vous m'aimiez et que vous veniez me le dire là tout près, comme un père et un fils se le murmurent à l'oreille. »

Par l'Eucharistie Jésus-Christ veut vivre près de nous, je l'ai dit; j'ai ajouté : par l'Eucharistie Jésus-Christ veut vivre en nous.

II. — *Par l'Eucharistie Jésus-Christ veut vivre en nous*

Le rêve d'un père de famille est de ne faire en quelque sorte qu'un avec son fils. Il voudrait que celui-ci pensât, parlât, agît comme lui, qu'il devînt un autre lui-même. Ce qu'un père est incapable de réaliser malgré l'ardeur de son désir, le Sauveur l'a réalisé entre nos âmes et lui.

C'était au soir du Jeudi Saint. Assis au milieu de ses apôtres, il prend dans ses mains saintes et vénérables du pain, le rompt et le distribue en prononçant ces paroles qui opèrent ce qu'elles signifient : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps. » Il fait de même pour le calice où le vin était versé : « Prenez et buvez, car ceci est mon sang. » Et il ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi. » C'est fait. Celui que les cieux sont impuissants à contenir est renfermé dans une poitrine humaine. Il se mêle à notre chair, à notre sang. Le cœur du Créateur et celui de la créature battent l'un contre l'autre, en sorte que ce n'est plus nous qui vivons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous. (Gal., II, 20).

M. f., je vous le demande : de nous-mêmes aurions-nous jamais imaginé libéralités et prévenances pareilles? On loue S. Louis, roi de France, réglant amicalement les procès sous le chêne de Vincennes, recevant des pauvres à sa table; on